

CASSIE

Little Poland, New York, décembre 2016.

C'était un lundi.

Il y a moins de vingt-quatre heures, ce 24 décembre, bien au chaud dans *La Pharmacie des mots*, Cassie observait la douceur du paysage hivernal. Elle ne se faisait aucune illusion quant à ce que Noël lui réservait.

Il y a moins de vingt-quatre heures, ce 24 décembre, c'est pourtant là que tout a commencé...

— Merveilleuses fêtes de Noël à vous, Miss Brooks.

— Merci, Cassie. Mes petits-enfants sont arrivés hier soir, les bras chargés de décorations et d'un sapin si grand qu'il touche le plafond.

Miss Brooks soupire :

— Mon fils a toujours été un peu excessif. Je n'en demandais pas tant... C'est Louise, ma petite-fille, qui a insisté pour que je vienne chercher vos cupcakes aux myrtilles. « Juste deux, mamie, m'a-t-elle suppliée, un pour moi et un pour le père Noël. » Du haut de ses quatre ans, elle est persuadée qu'en échange de vos pâtisseries, elle recevra la poupée dont elle rêve tant.

— Alors, s'il s'agit de séduire le père Noël, j'ajoute un sablé à la cannelle dans votre boîte, Miss Brooks. Dites à Louise que c'est mon cadeau, et embrassez-la pour moi.

— Bon réveillon, Cassie.

L'espace Coffee/Tea & Gourmandise de *La Pharmacie des mots* se vide peu à peu. Cassie observe Daniel et Holly saluer leurs derniers clients qui sortent, les bras chargés de livres.

— Holly, sauve-toi. Gabriel t'attend.

La libraire accepte les recommandations de Daniel, son associé, sans se faire prier. Elle s'empresse d'enfiler son grand manteau et son bonnet de laine. Dans ses yeux se reflètent les illuminations de Noël de la boutique et, dans son sourire, Cassie lit sa joie de retrouver son fils.

— Bonnes vacances, Cassie.

— Bonnes vacances, Holly. Passez un merveilleux réveillon.

Ses patrons se sont entendus pour fermer après le 24 décembre. Car il y a une seule règle à laquelle on ne déroge jamais, ici : le travail passe après la famille. Daniel a une grande fille, Charlotte, et Holly un fils, Gabriel. C'est avant tout pour être disponibles pour leurs enfants et profiter pleinement de la vie que ces deux associés ont ouvert ce commerce.

Le carillon retentit au passage d'Holly. Un peu de buée s'est formée sur la vitrine, et Cassie regarde sa silhouette floue s'éloigner en direction du marché

de Noël de Union Square, probablement le plus petit marché de New York. Après leurs denses journées de travail, tous les trois aiment y flâner. C'est ici qu'on sert le meilleur thé à la cannelle et aux épices de toute la ville. Un thé qui lui met à la bouche le goût de Noël.

— Cassie, c'est le premier, sans...

— Sans mes enfants, Daniel. Oui, effectivement.

Daniel a posé les cartons qu'il transportait. Il regarde la pâtissière de ses yeux clairs, au gris presque transparent. Même s'il n'en a pas tout à fait l'âge, elle a tendance à le considérer un peu comme un père. Un père bienveillant.

— Comment vous sentez-vous, ce soir ?

Involontairement, les yeux de la jeune femme commencent par fuir les siens. Elle hausse les épaules. Puis se jette à l'eau : à quoi bon user de faux-semblants avec lui ?

— Bien sûr, j'aurais préféré qu'Alice, Elsa et Léo soient près de moi. Mais vous savez, après toutes ces années à anticiper et à redouter ma séparation, ce premier Noël, j'ai fini par m'y préparer. Et puis, les triplés sont en pleine forme, alors... Je viens de leur parler au téléphone, ils sont surexcités à l'idée d'ouvrir bientôt leurs cadeaux. Allons, l'insouciance enfantine a de beaux jours devant elle !

Cassie ne va pas s'en tirer à si bon compte. Daniel sourit, mais tout dans son attitude – buste incliné vers elle, yeux plissés – montre qu'il se fait réellement du souci.

— Votre compagnon passe la soirée avec vous ?

— Non...

Le libraire fronçe imperceptiblement les sourcils. Alors elle ajoute, de façon peut-être un peu trop précipitée :

— En fait, c'est moi qui voulais être seule. Jónbjörn, qui respecte mes choix, en a profité pour retourner en Islande quelques jours.

— Oui, c'est quelqu'un de bien, j'en suis persuadé.

Daniel a repris son carton. Il fait quelques pas en direction de la réserve, s'arrête, se retourne de nouveau :

— Écoutez, Cassie. Même si je crois savoir ce que vous allez me répondre, sachez que, ce soir, pour le réveillon, nous sommes en comité réduit à la maison. Juste Emma, Charlotte et moi. Une dinde pour nous trois, c'est bien trop. Vous nous rendriez service...

Elle sourit à la gentillesse de Daniel.

— Je veux juste être seule. Je sais que vous comprenez.

— Bien sûr, Cassie, je comprends. Je vais fermer. Rentrez chez vous. Et... tenez...

Il lui tend un petit carton aux couleurs de la maison, fermé par une ficelle dorée. Cassie devine qu'il contient les derniers sablés de Noël à accrocher au sapin.

— Merci, et... joyeux Noël, Daniel.

— Joyeux Noël à vous également, Cassie. Passez de bonnes vacances.

Le libraire referme la porte derrière la pâtissière de *La Pharmacie des mots*. Le rideau tombe dans son dos. Cassie pourrait réciter mot à mot le contenu de

l'échange qui l'attend, mais elle ne peut s'y soustraire. Alors qu'elle pénètre dans Union Square Park, déjà plongé dans l'obscurité des fins de journée d'hiver, la première tonalité retentit dans son oreille.

— Oh bonsoir, ma Cassie.

— Bonsoir, papa.

— Tu arrives bientôt ?

Sa main se crispe sur son téléphone. Quel jeu jouet-il ?

— Ne fais pas l'innocent, papa, je t'ai déjà dit que je préférerais rester seule ce soir.

— ...

— Papa ?

— ...

— Je vais bien, ne t'en fais pas.

— Oui, oui...

La voix du père de Cassie s'est faite plus sourde. Il connaît le caractère de sa fille. Depuis son plus jeune âge, il sait qu'insister est inutile. Cassie écarte le combiné quand son père se met à crier :

— Mabel, ta fille au téléphone !

Puis, s'adressant de nouveau à sa fille, et sur le ton de la confiance :

— Ta mère court partout, tu connais son souci du détail ! Ta tante passe le réveillon à la maison, alors la guerre des petits fours est lancée. Je t'en ficherais, des « Joyeux Noël » moi ! Tous les ans, c'est la même rengaine. Noël, c'est la fête des gamins, mais c'est surtout la bonne excuse pour les grands de faire prendre l'air aux conflits de famille. Tiens, je te la passe.

Alors que Cassie pense qu'il a déjà lâché le téléphone, parce qu'un court silence a suivi cette tirade qu'il a débitée d'une traite, il ajoute, d'une voix soudain moins assurée :

— Je t'aime, ma fille.

— Moi aussi, papa.

A-t-il seulement entendu sa réponse ? Pas sûr. Sa mère est là, qui lui parle maintenant à l'oreille :

— Es-tu certaine de ne pas vouloir fêter le réveillon à la maison ? Tes sœurs, papa et moi, nous serions heureux de t'avoir auprès de nous.

Cassie réprime le soupir d'agacement qu'elle sent poindre.

— Ne t'inquiète pas. Je suis sereine à l'idée de passer le réveillon seule. C'est probablement un peu difficile à concevoir pour toi, mais étant donné les circonstances, je suis heureuse de rentrer chez moi sans personne. Je vais regarder un film de Noël et boire un chocolat chaud emmitoufflé sous un gros plaid.

— Très bien, je respecte ton choix, mais si tu changes d'avis, viens nous retrouver, mon ange.

— Je ne veux pas fêter Noël sans mes enfants. Et je ne changerai pas d'avis.

Le silence qui s'installe au bout du fil se prolonge plus que de raison.

— Maman ? Es-tu là ?

— ...

— Que se passe-t-il ?

Cassie sait que sa mère désapprouve son choix. Doit-elle se sentir coupable pour autant ? Est-ce que sa

mère... pleure ? Elle entend en tout cas de petits bruits étouffés dans le combiné. Et puis un cri :

— Ma sauce aux canneberges ! Oh non ! C'est la troisième fois que je la recommence. Je te parie que ta tante va trouver à redire sur ma cuisine.

— Bon, je te laisse te remettre aux fourneaux. Joyeux Noël, maman.

— Joyeux Noël, mon ange.

— Je t'aime.

— Je t'aime si fort, ma fille.

Elle devrait raccrocher, là, maintenant. Mais elle ajoute quand même :

— Ça va aller, je te le promets. Désormais, tout va bien, le plus dur est derrière moi. Allez, je te laisse, je ne veux pas manquer mon métro.

Quatre mois. Cameron est resté quatre mois sans leur parler. Puis, un mardi matin, il a pointé le bout de son nez en même temps que le bout d'escarpin de sa nouvelle compagne.

Au fond, Cameron n'est pas un homme si mauvais. Il n'est juste pas fait pour Cassie. Alors, malgré ses réticences, elle a appris à connaître sa nouvelle compagne. Elle est gentille cette fille, trop gentille même... elle risque de souffrir. Cameron est encore assez séduisant pour faire des victimes, Cassie en est certaine. En théorie, ce n'est plus son affaire. Pourtant, elle ne peut pas s'empêcher de se demander pourquoi cette fille est avec lui.

Elle est douce avec les triplés, et c'est tout ce qui devrait lui importer, mais pour être honnête, voir une autre femme s'approcher de ses enfants a été la pire épreuve de sa vie. Lorsque Cameron lui a demandé de garder Léo, Alice et Elsa pour Noël, la douleur a brûlé ses entrailles, même si elle savait qu'elle n'avait pas le droit de s'y opposer. Alors, à ses triplés aussi, elle a souhaité un joyeux Noël. Elle a souri même, avant que la porte ne se referme sur ses trois bébés rayonnants.

Ce n'est qu'une fois dans la rue qu'elle a pleuré toute sa douleur de maman. Elle a transporté sa souffrance dans le métro, l'a installée dans son lit et a sangloté toute la nuit.

Ça, c'était hier. Ce matin, la souffrance est partie.

Un jour, Cassie a quitté Cameron. Elle a fui la maison ses triplés dans les bras.

Se reloger dans l'urgence à New York n'a pas été pas simple. Le premier appartement suffisamment grand et abordable qu'elle a trouvé était situé à Little Poland, dans le quartier polonais, au nord de Brooklyn. « Ça a son charme », avait dit la femme de l'agence immobilière pour la convaincre qu'elle faisait le bon choix. « Ça a son charme », avait-elle pensé pour se motiver, ou se mentir à elle-même.

Qu'importe, Cassie ne regrette pas son choix. Il règne ici une ambiance de province américaine qui la rassure.

Le soir, en quittant la librairie, elle s'engouffre dans la station de métro de Union Square et la ligne L l'emporte en direction de l'est, vers sa nouvelle vie. Dans son ancienne existence, la seule évocation de cette autonomie possible l'aurait effrayée. Mais Cassie, par la force des choses, a bien compris qu'on ne peut voler tant qu'on ne déploie pas ses ailes.

Ce soir de réveillon, elle longe Main Street. Les restaurants pleins rappellent partout qu'on est le 24 décembre. Elle entre chez son traiteur polonais, bien plus discret. Ce n'est pas parce qu'elle est seule qu'elle va négliger les petits plaisirs de la vie, bien au contraire ! Les triplés ont tout de suite pris leurs marques ici. Dans les commerces, tout est affiché en polonais, des produits typiques aux journaux et magazines. Cassie achète des *pierogi*, ces ravioles fourrées au fromage frais, aux champignons et au chou. L'anglais parlé du vieux monsieur est plus qu'approximatif, le polonais lui suffit. Cassie s'est découvert alors un nouveau petit bonheur : elle ferme les yeux et, l'espace d'un instant, l'accent slave du traiteur lui permet de s'évader de New York. Les petits plaisirs, faut apprendre à les capter là où on est.

Dans la cage d'escalier à ciel ouvert, ses voisins se précipitent vers les flocons de neige qui virevoltent. Ils se souhaitent un bon réveillon, certains s'embrassent. Cassie fait signe de loin à sa voisine, une Polonaise originaire de Lublin. Une fois rentrée chez elle, elle retire son gros manteau et augmente le thermostat du

vieux convecteur. Bien sûr, elle préférerait la chaleur de son ancien feu de cheminée, mais un bon vieux pull de laine est bien plus facile à supporter que les colères de son ancien mari. De sa fenêtre, elle aperçoit l'entrée de Saint Cecilia's Catholic Church, au 84 de la Herbert Street. Cassie pousse le rideau d'un revers de main et elle observe toute la communauté polonaise se hâter d'entrer dans l'église pour la messe de Noël. Ses voisins sont là, eux aussi. Depuis plusieurs jours, elle entend les enfants s'entraîner aux chants liturgiques pour ce réveillon.

Dès Thanksgiving passé, pour ne pas déroger aux traditions, Cassie a aidé Elsa, Alice et Léo à mettre en place les décorations de Noël. Mais ce soir, la jolie guirlande lumineuse clignote dans le salon qu'elle éclaire par intermittence de sa lueur trop blanche. Le petit elfe espion de Santa Claus que les parents déplacent chaque soir précédant Noël, pendant que les enfants dorment, est resté figé depuis hier. C'était inévitable, il fallait bien qu'un pincement au cœur se fasse sentir. *Ils ne sont pas là...*

Cassie réagit. Pour gagner du terrain sur la peine, elle remplace le chocolat chaud par un verre de Moscato, un délicieux vin liquoreux.

La neige frappe aux carreaux déperlants de son salon et Cassie a du mal à se réchauffer. Lovée dans son canapé, elle remonte sa grosse couette jusqu'à son nez. Inutile de se bercer d'illusions : jamais elle n'a rêvé d'un tel Noël.

Malgré tout, la pâtissière de *La Pharmacie des mots* va bien. Quand les Polonais commencent à sortir de

l'église et marchent sur le trottoir en petits groupes joyeux et pressés, Cassie a enfin chaud sous sa couette. Elle regarde pour la dixième fois peut-être *The Holiday*, se laisse bercer par la voix chaude de Jude Law.

Ce soir, elle en est sûre : le plus dur est derrière elle. Enfin, les premiers signes d'endormissement la saisissent et elle se laisse emporter vers une douce nuit.
Mes trois petits chéris, maman pense à vous.

MARGAUX

Columbia University, New York, 1982.

Margaux adore son travail. Chaque patient est une nouvelle rencontre et chaque soin prodigué, une façon de gagner du terrain sur la souffrance, à défaut de jamais remporter la victoire. Elle a quitté les bancs de l'université à vingt-quatre ans, son diplôme en poche : Margaux Lancaster, psychomotricienne. Les années passées à l'université lui avaient offert de connaître tous les secrets de chaque recoin de notre enveloppe physique. Mais qu'en était-il de l'âme ? Margaux avait rapidement acquis la certitude que le corps et l'esprit sont indissociables.

Elle a compris qu'il lui fallait aller plus loin le jour où Margaret, une vieille dame qu'elle accompagnait, l'a regardée droit dans les yeux, lui a souri et a murmuré à son oreille :

— Ça suffit, Margaux !

La jeune femme a posé une main sur son bras.

— Je ne comprends pas, Margaret.

— J'ai eu une belle vie. C'est assez, maintenant.

Son cœur a fait un bon dans sa poitrine. Voulait-elle dire que... ? Elle l'a regardée, interloquée. Margaret souriait doucement :

— Désormais, le confort pour moi serait que tout s'arrête.

Bien sûr, Margaux lui a répondu, avec une voix juste un peu trop haut perchée, qu'elle n'avait pas le droit de dire cela, que la vie était précieuse, qu'il fallait savoir profiter des beaux moments qu'elle nous offre même quand nos possibilités décroissent.

Et puis, elle a cherché à comprendre. Pour qui la vie est-elle précieuse ? Que signifie ce mot ? Et si la vie s'arrêtait bien avant notre dernier soupir ? Qui était-elle, pour contredire une femme qui empruntait des sillages qu'elle ne connaissait pas elle-même ? Le doute l'a envahie.

La douleur dans les yeux de ses patients lui a fait prendre conscience que personne peut-être ne lui avait appris la vie. Que les souffrances vont bien au-delà de ce que ses professeurs lui avaient enseigné.

Parce qu'elle avait soif d'apprendre à mieux accompagner, Margaux a décidé alors de s'inscrire aux cours du soir que l'université propose aux personnels soignants. Le Lennox Hill Hospital encourage vivement son personnel à suivre le séminaire du professeur Raphael Côme, éminent professeur de Bonheur. Les encouragements sont louables mais la participation financière, inexistante. À l'époque, Margaux a vingt-neuf ans, elle habite toujours avec sa colocataire Paige, infirmière au

Lenox Hill Hospital également. Elle sait qu'il lui faudra encore des années avant d'avoir remboursé son prêt étudiant. Mais à quoi bon avancer dans la vie sans y rien comprendre ? Qu'en est-il, d'ailleurs, de ses compétences de vie ? Voilà près de quatre ans qu'elle passe d'amourettes infructueuses en espoirs déçus. Elle enchaîne les journées de travail sans voir le jour, et parfois aussi sans sourire. Et si ce professeur de Bonheur lui donnait les clefs pour voir la vie sous un autre angle ?

Alors, même si ce n'est pas raisonnable, elle s'inscrit.

Quelques jours plus tard, assise au premier rang, son bloc-notes posé devant elle, elle s'attend à voir le sosie de Socrate entrer dans l'amphithéâtre – un sage presque vieillard, ayant parcouru le monde et la vie et qui, désormais, transmet son savoir aux jeunes ignorants dont Margaux fait partie. Mais c'est un homme qui n'a tout au plus que six ou sept années de plus qu'elle qui s'installe derrière le pupitre. Margaux scrute avec étonnement et un peu d'envie son visage serein, qu'un sourire illumine. Comment a-t-il compris si vite, lui ?

S'il y a une décision dans sa vie qu'elle ne regrettera pas, c'est bien celle de s'être inscrite à ces cours du soir.

C'était un mardi.

Et elle rencontra Raphael...